

## L'HONORABLE Dr J. GIROUARD

M. le Dr Jean Girouard, de Longueuil, vient d'être appelé au Conseil législatif.

Il est le frère de M. Jos. Girouard, notaire public à Saint-Benoît (Deux Montagnes), et député d'Ottawa pour ce comté jusqu'au 23 juin dernier.

Le père, qui était également notaire public à Saint-Benoît, prit une part active au mouvement de 1837, fut traqué par les troupes et n'échappa que par miracle



à la mort. Sa demeure fut incendiée.—C'est M. Girouard, père qui fonda, à Saint-Benoît, l'hospice d'Youville, le dotant généreusement.

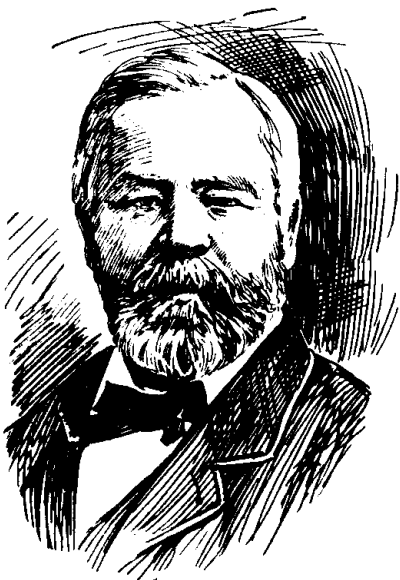
Madame Girouard, mère, était une demoiselle Berthelot, sœur de l'hon. juge Berthelot.

L'hon. M. Jean Girouard a épousé Mlle Lydia Laviolette, fille de l'hon. M. Laviolette, âgé aujourd'hui de plus de quatre-vingts ans. Celui-ci démissionna en faveur du Dr Girouard, son gendre.—F. P.

## M. JOSEPH BARSALOU

Un des citoyens les plus estimés de Montréal vient de s'éteindre brusquement, à l'âge de soixante-quinze ans.

M. Joseph Barsalou, à la tête ou membre d'un grand nombre de sociétés florissantes, était fils de ses œuvres. Lors de son mariage avec Mlle Marie Gravel, il n'avait que trois cents dollars par an.



Il était, par ce mariage, cousin de Mgr Fabre, et allié aux meilleures familles de Montréal.

Nous présentons, à tous les membres de sa famille, nos plus sincères condoléances : une consolation pour cette famille nombreuse, est de se rappeler que M. Jos. Barsalou fut un homme de bien.—F. P.

## LA GUERRE D'ORIENT

RÉCIT D'UN TÉMOIN.—IMPRESSIONS DU CHAMP DE BATAILLE.—DE TOURNAVOS A LARISSE.—LA DÉROUTE.

De nombreuses correspondances sont arrivées du théâtre de la guerre. De ces récits, publiés par les grands journaux de Paris, de Londres et de New-York, nous détachons la page suivante qui donnera au lecteur une idée des tristes événements qui s'accomplissent en Grèce :

Aussitôt que j'ai appris que Larisse était évacuée et qu'elle était occupée par les troupes ottomanes, j'ai quitté le quartier général des troupes de la plaine de Thessalie pour aller à Larisse.

J'ai suivi la grand-route et traversé les fortifications abandonnées par les Grecs.

J'ai été tout d'abord frappé de la grande force de défense des Grecs qui aurait permis à des soldats résolus de repousser victorieusement les attaques de n'importe quelle armée.

Pourquoi les Grecs ont-ils abandonné des positions aussi fortes ? On ne peut l'expliquer que par l'existence d'une panique folle.

J'arrivai bientôt à Tournavos et j'ai pu voir, sur mon chemin, les cadavres de plusieurs soldats tués.

J'ai commencé à voir de nombreuses scènes de déroute des Grecs ; la route était semée de sacs, de vêtements, de traversins, de couvertures, de képis, de ceinturons, de bandoulières et de toutes sortes d'objets analogues abandonnés par les Grecs en fuite. Plus loin, c'étaient des prolonges chargées de munitions, et d'où les chevaux avaient été dételés pour transporter les fugitifs.

Ce qui a provoqué cette retraite, c'est que la droite des Grecs avait été débordée ; leur aile gauche avait été également tournée par les Turcs qui avaient passé devant eux. Les Grecs se retirèrent vers la montagne de Krémavori. Nous quittâmes Tournavos avec plusieurs officiers étrangers ; nous rencontrâmes, sur notre route, plusieurs correspondants de journaux, se rendant comme nous à Larisse.

Sur cette route, nous croisâmes bientôt de l'infanterie grecque. Nous passâmes devant les soldats silencieux ; il faisait une nuit noire ; on apercevait, au loin, les lueurs de l'incendie des villages de Kutavi et de Deliler.

Nous dépassâmes plusieurs batteries et équipages de toutes sortes. Nous rencontrâmes également des femmes et des enfants qui étaient dans une situation lamentable. Les soldats et les civils marchaient confondus.

Des hommes de différentes armes avaient confondu leurs rangs d'une manière irréparable. A la jonction des routes de Tournavos et de Kasakar, une masse d'hommes déborda subitement sur les côtés du chemin. La tristesse avait, à ce moment, fait place au bruit ; l'esprit de discipline avait disparu ; on entendait des imprécations contre les généraux et contre les officiers ; la retraite était devenue une véritable déroute. Les officiers marchaient au milieu de cette foule inconsciente lorsque nous remarquâmes que les Grecs faisaient, de la passe de Bougtazi, des signaux au moyen du télégraphe optique dans la direction de Larisse.

Tout à coup, un bruit formidable parvint jusqu'à nous ; aucune cavalerie ne protégeait la retraite ; nous entendîmes bientôt les cris prolongés de : "Voilà les Turcs" ; en même temps, un grand nombre d'hommes criaient également sur la gauche :

— Sauvez-vous, voilà les Turcs !

L'effet fut instantané.

Cette foule de soldats, d'hommes, de femmes, d'enfants, de voitures, de chevaux, dans un pêle-mêle indescriptible, s'élancèrent en avant.

Beaucoup tombèrent qui ne se relevèrent plus.

Les voitures renversées ajoutèrent à la confusion ; notre voiture fut renversée et brisée, et nous nous perdîmes les uns les autres au milieu de la foule.

Bientôt les soldats, les irréguliers et les paysans armés, fous de terreur, commencèrent à tirer des coups de fusil, et bientôt les balles sifflèrent au-dessus de la foule. La plaine était éclairée par les lueurs des coups de fusil.

La fusillade, que nous entendions toujours, dura trente minutes, avant qu'on eût entendu la sonnerie de : "Cessez le feu !" La fusillade continuait toujours ; il nous semblait qu'une éternité s'était écoulée avant qu'elle s'apaisât définitivement, ou du moins qu'elle s'atténua en coups de feu isolés.

Nous quittâmes alors les terres labourées pour revenir vers la route, qui était semée de cadavres d'hommes, de femmes, d'enfants et de bêtes de somme.

Nous trébuchâmes à chaque pas contre le corps, la tête ou les pieds de quelque agonisant ; la route était recouverte par des munitions, des caisses, des voitures brisées, des objets d'ameublement, des couvertures ; on entendait constamment le bruit des chevaux se heurtant à tous ces objets.

Les fugitifs, à pied, cherchaient à enlever les cavaliers pour prendre leurs montures, avec lesquelles ils disparaissaient dans la nuit.

Au milieu de la débandade, quelques officiers grecs faisaient des efforts impuissants pour arrêter la fuite. Le revolver au poing, ils criaient : "Arrêtez !" mais ils étaient emportés par cette trombe humaine.

Le général Mavromichalis, qui était déjà arrivé à Larisse, en ressortit aussitôt pour essayer d'arrêter la débâcle.

Le pont par où l'on devait rentrer à Larisse était bloqué par un amas de voitures, d'hommes, de canons et de chevaux qui y restèrent plusieurs heures.

Les rues de la ville étaient remplies de soldats de toutes armes dans une confusion inexprimable, qui se laissaient tomber sans écouter les sonneries ni les appels de leurs officiers.

Les habitants, qui avaient appris le désastre vers deux heures du matin, s'étaient enfuis aussitôt à travers les rues dans un désordre affreux. La population était remplie de frayeur ; le moindre cri faisait fuir tout le monde dans tous les sens.

Enfin la lune se montra ; la population reprit peu à peu plus de calme et, au lever du jour, l'émotion générale ne se bornait plus qu'à des discussions inquiètes sur l'avenir.

On estime à cinq ou six cents le nombre des morts pendant la débâcle.

## RENSEIGNEMENTS DIVERS

Il y a des pays rebelles aux inventions modernes.

L'empereur de Chine avait exprimé récemment le désir de voir introduire dans son vénérable palais une invention toute moderne : le téléphone. De là, vif émoi dans le monde de la cour ; les mandarins soutenaient que les sonneries incessantes seraient préjudiciables à l'auguste santé du puissant monarque.

L'empereur a dû abandonner son projet.

\* \* \* \*

Curiosité pénale, relevée dans de vieilles histoires par le Musée des Familles.

Jadis, en Angleterre, il était expressément interdit de tuer les cygnes qui fréquentaient les rivières ou les plages du royaume. Celui qui était reconnu coupable d'avoir enfreint cette défense devait la racheter d'une assez singulière façon.

L'oiseau qu'il avait tué était pendu par le bec au-dessus d'un endroit bien uni, de façon que le bout de son corps touchât la terre. Le délinquant devait alors déverser sur le corps assez de blé pour le recouvrir entièrement, sans qu'il lui fût permis d'arrêter le grain qui se répandait à l'entour. Parfois, dit l'auteur qui rapporte cette coutume, il en coûtait plus de vingt charges de blé.

\* \* \* \*

Un ouvrier d'une ville de France vient raconter à sa femme qu'il avait eu un rêve pendant la nuit. Il avait vu quatre rats s'approcher de lui, l'un après l'autre. Le premier était gros et gras, les deux autres étaient fort maigres, le quatrième était aveugle. Le brave homme était inquiet, car il avait entendu dire que les rats portent malheur.

La pauvre femme, interrogée, ne pouvait trouver l'interprétation du songe.